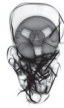


Vladimir Lortchenkov

Le Dernier amour du lieutenant Petrescu



Traduit du russe (Moldavie) par Raphaëlle Pache

Agullo

PRÉFACE

À l'heure actuelle, Vladimir Lortchenkov est sans aucun doute la voix la plus fraîche et la plus ironique de la nouvelle littérature russophone. Son ironie et son regard particulier sur le monde s'appréhendent aisément et relèvent de la géographie biographique de sa vie. Il a grandi Russe en Moldavie, république soviétique dont les habitants – les Moldaves – étaient les héros de blagues populaires à travers toute l'URSS. Vladimir Lortchenkov a vécu à une époque où l'Union soviétique aussi bien que son humour de cuisine se sont enfoncés dans le gouffre de l'histoire, pour déserrer définitivement la réalité. S'en est suivie, pour lui, une existence dans la Moldavie indépendante, lavée des sarcasmes soviétiques. Cependant, aux yeux de l'écrivain, cette Moldavie débarrassée de son passé soviétique est devenue une source bien plus appétissante d'histoires et d'humour que cette même république du temps de l'Union soviétique.

Le premier roman de Lortchenkov qu'il m'ait été donné de lire m'a frappé par sa légèreté et sa lumineuse mélancolie. Après avoir publié Des mille et une façons de quitter la Moldavie, où tous les Moldaves émigrent en Italie (bon, peut-être pas tous, ou bien pas tous en Italie!),

l'auteur lui-même, persuadé d'avoir décrit la stricte vérité, a émigré au Canada et parle à présent de sa terre natale depuis l'autre côté de l'océan. Ce qui est cocasse, comme ce qui est grand, se voit mieux à distance. Se voit mieux et se décrit mieux.

Dans *Le Dernier amour du lieutenant Petrescu*, la Moldavie se trouve grossie aux dimensions et à l'importance des États-Unis d'Amérique, tandis que les services secrets moldaves prennent la taille de la CIA et du FBI. L'histoire du lieutenant Petrescu, c'est celle d'un homme qui a réalisé son American dream moldave à lui : il est passé de la pauvreté et de la recherche de gagne-pain misérables à une immersion dans une sexualité quasi tantrique, qui ne le cède en rien à l'issue traditionnelle du rêve américain – à savoir la richesse matérielle. Ce roman, plein de revirements incroyables, ressemble beaucoup à un chawarma de premier choix : une fois qu'on l'a mangé, on redemande le même. Ce n'est sans doute pas un hasard si les événements les plus dramatiques du Dernier amour du lieutenant Petrescu commencent et finissent dans un kiosque où l'on prépare et vend justement des chawarmas, un kiosque situé en face du quartier général du SIS, c'est-à-dire ces services secrets moldaves avec lesquels on ne plaisante pas.

Andrei Kourkov

© Vladimir Lortchenkov, 2003, 2013.
Titre original : *Poslednaya liubov leitenanta Petresku*
© Agullo Éditions, 2016 pour la traduction française
Conception graphique : WIPbrands

1

— Réponds, salopard, où t'as foutu le magnétophone ?

Le petit homme basané en pantalon crasseux, dont la couleur n'était identifiable qu'à une inscription – « Green jeans » – au niveau de l'aine, poussa un gémissement plaintif. Quant au lieutenant Petrescu, entré au service de la police deux ans plus tôt, il essayait de comprendre : éprouvait-il de la pitié pour ce type ? Petrescu n'avait aucune certitude en la matière. D'un côté, il comprenait que le suspect – c'est-à-dire le type en question – était davantage tourmenté par sa gueule de bois que par la perspective d'un châtimeut sous forme de privation de liberté pour un certain nombre d'années ; d'un autre côté, Petrescu était effrayé par la possibilité de devenir le même monstre inhumain que ses collègues au poste, dont il lui semblait parfois qu'ils pourraient dérouiller leur propre mère sans même ciller. Aussi le jeune lieutenant (car dans le commissariat où il était affecté, il y avait aussi des vieux lieutenants) cherchait toujours à faire naître en lui-même un sentiment de pitié envers ceux qu'il interrogeait. Ces derniers temps, toutefois, il parvenait de moins en moins souvent à ce résultat. Un constat qui flanquait

la frousse à Sergueï Petrescu. Car il n'avait balancé du « salopard » à ce petit mec que pour la forme, pas du fond du cœur, et encore moins par cruauté. C'était juste dans l'ordre des choses.

— Quelqu'un de cruel ne pourra jamais travailler dans les forces de l'ordre ! avait jadis professé Nikolai Blenaru, colonel en retraite du ministère de l'Intérieur, au cours d'une leçon dispensée à la promotion dont faisait partie Sergueï Petrescu, alors étudiant de l'académie de police. Mais un homme bon n'y fera pas long feu, lui non plus. Seuls survivent les indifférents. C'est clair pour tout le monde ?

Les étudiants avaient hoché la tête à l'unisson, et lorsqu'on leur avait demandé, à l'examen, quelles devaient être les qualités morales d'un futur officier de police, ils avaient fourni avec le même unisson la réponse qu'ils connaissaient sur le bout des doigts : communicabilité, bonté, capacité à comprendre les problématiques humaines. Les promotions sortaient, certains (Petrescu, par exemple) décrochaient leur diplôme ainsi qu'une médaille et l'insigne de tireur émérite ; les autres, seulement leur diplôme. Les sadiques s'en allaient ensuite en service de patrouille et de faction, les plus futés atterrissaient chez les agents opérationnels, mais le lieutenant Petrescu n'eut pas de chance : on l'envoya renforcer les effectifs du commissariat de police n° 134, dans le quartier de Nijniaia Rychkanovka, à Chisinau. La réputation du secteur était pourrie : en règle générale, ses maisons étriquées abritaient des alcooliques, de petits délinquants, et le phénomène des bandes rivales y était fort développé entre les différents immeubles. Pourtant, l'instauration de l'économie de

marché en Moldavie avait eu des conséquences bénéfiques sur le quartier : après avoir vendu les appartements qu'ils possédaient jusqu'alors dans des faubourgs respectables (il fallait bien se nourrir d'une manière ou d'une autre), les membres de l'intelligentsia chisinéenne se mirent à y affluer. *La semaine dernière, aux abords du cinéma Chipka*, songea Petrescu avec fierté, *un metteur en scène du théâtre Cantémir s'est fait dévaliser et rouer de coups jusqu'à perdre connaissance! Si des gens de ce niveau s'installent dans le quartier, ça veut quand même bien dire quelque chose.*

— Sergueï, j'ai peur rien qu'en sachant que tu vis dans cet endroit atroce, compatissait une ancienne condisciple, qui travaillait comme consultante à l'ambassade américaine.

— Silvia, arguait Sergueï, piqué au vif, je suis récemment intervenu dans un immeuble pile en face du commissariat. On nous avait appelé pour un cambriolage : pendant que la propriétaire de la studette dormait, les voleurs ont fracturé sa porte et emporté sa télé, son magnétophone et son tapis. Et tu sais de qui il s'agissait? D'une danseuse de l'Opéra. Alors, tu trouves vraiment que c'est un quartier qui craint?

L'ex-condisciple éclata de rire, mordillant sa lèvre inférieure, qu'elle avait charnue, tandis que Sergueï faisait pensivement tourner entre ses mains un verre rempli d'eau minérale. Il ne consommait presque pas d'alcool et fumait très rarement. « Un vrai petit ange », disaient de lui les filles de sa classe, avant de se mettre à glousser. Mais en seconde, Petrescu ne leur accordait pas la moindre attention : il filait à ses leçons de sambo, puis à ses cours d'anglais. Sa nomination au commissariat n° 134 n'avait

toujours pas débarrassé Sergueï de son habitude de se vêtir avec soin, en civil, de se raser de près et d'embaumer une agréable eau de Cologne. Car même exilé dans ce trou, il espérait ne pas se déconsidérer et, tôt ou tard, atteindre le but principal de son existence, à savoir devenir d'abord ministre de l'Intérieur, puis président. Bien évidemment, pour que sa carrière prenne la trajectoire ascendante voulue, Sergueï aurait pu tout simplement se faire muter au commissariat de Bendery – projet en quoi des parents plutôt influents l'auraient aidé. La ville transnistrienne de Bendery ne reconnaissait pas la police moldave, mais après le cessez-le-feu, les représentants des forces de l'ordre n'en furent pas expulsés pour autant, si bien que servir dans un commissariat local pendant une année ou deux vous garantissait un avancement et une réputation de héros. À cette époque cependant, Petrescu était à l'évidence toujours influencé par certaines pages de *Rue de la sardine*, de Steinbeck (son écrivain préféré) : le jeune lieutenant pensait qu'il serait en mesure d'introduire des améliorations dans l'univers de ce quartier, qu'il saurait démontrer à ces alcooliques nécessiteux et misérables qu'un homme en uniforme pouvait être un protecteur et pas seulement un ennemi. Mais à présent, il était clair que l'atmosphère ne se prêtait plus à un tel optimisme.

Avec un soupir, Sergueï reprit son interrogatoire de l'homme censé avoir volé le magnétophone et la télévision ayant appartenu à la malheureuse ballerine.

— Pour la dernière fois : où t'as foutu les affaires ?

L'homme gémit de nouveau. Après mûre réflexion, le lieutenant Petrescu se décida. Il s'approcha du suspect, lui prit bien soigneusement le visage entre les mains, puis,

pivotant brusquement, il projeta la tête du fripon dans un coin. Dans la mesure où la tête du misérable était toujours attachée à son corps par un cou, aussi crasseux fût-il, le délinquant s'envola tout entier dans le coin. Et se remit à gémir plaintivement.

— Sergueï Konstantinovitch, ce serait bien si je pouvais boire un petit coup pour faire passer ma gueule de bois...

Petrescu serra les dents. En effet, si l'on prenait son nom dans sa totalité – prénom, patronyme et nom de famille –, il s'appelait bien ainsi : Sergueï Konstantinovitch Petrescu. Le lieutenant était redevable de cette dissonance à ses parents : un père de nationalité russe et une mère Moldave. Certes, ils avaient divorcé, si bien que le lieutenant portait le nom de jeune fille de sa mère, néanmoins son prénom et son patronyme étaient russes. En conséquence de quoi, Petrescu était trop russe pour les Moldaves et exagérément moldave aux yeux des Russes. Aussi, à la différence de nombre de ses collègues, le lieutenant était-il un observateur zélé du politiquement correct et fuyait-il les conversations à thématiques nationales.

— Lieutenant Petrescu... glapit encore le suspect d'une voix plaintive.

À n'importe quel autre moment, Sergueï aurait tout simplement relâché le détenu, avant de le prendre en filature pour déterminer dans quel appartement le petit mec avait échangé son butin contre le cocktail en vogue dans le quartier, à savoir du vin au dimédrol. Mais cette fois-ci, il mettait un point d'honneur à récupérer les objets au plus vite afin de les rendre à leur propriétaire, la danseuse déjà vieillissante. Il en allait du prestige de l'uniforme. Alors le

lieutenant soupira, se dirigea vers le coin de la pièce où il agrippa de nouveau la tête du détenu – laquelle entraîna par inertie le reste du corps –, et la lança de nouveau, mais dans un autre angle de la pièce. Le chapardeur n’émit pas un son en s’effondrant lourdement sur le sol. *Il faudrait quand même pas que je le tue*, songea Petrescu avec inquiétude. Sur ces entrefaites, la porte s’ouvrit.

— Vous avez fait appeler concernant le vol du chauffe-eau ?

Celui qui avait posé la question possédait une tête modérément frisée, avec de grosses lèvres sur un visage basané. (*Ils sont tous basanés par ici*, songea hargneusement Petrescu, qui avait les cheveux blonds.) Un anneau pendait à l’oreille gauche, fort décollée, de cette tête. *Jeune, du quartier, avec une boucle d’oreille. Autrement dit, un drogué*, détermina Petrescu avec un flair infaillible. Aussi, dans la seconde qui suivit, priva-t-il cette tête de toute possibilité de respirer par l’entremise d’une jambe qui en écrasa le cou à l’aide de la porte. Les lèvres de la tête se mirent à trembloter, et une larme goutta de l’œil gauche.

— Réponds, où t’as foutu le chauffe-eau ? demanda Petrescu d’un air mélancolique tout en accentuant la pression.

— Monsieur le lieutenant... geignit le corps qui gisait dans un coin de la pièce.

— Réponds, où t’as foutu le magnétophone, salopard ? répliqua mollement Petrescu, qui lança les menottes dans le coin en question, où elles atterrirent en cliquetant contre le front du fripon.

— J’ai pa... râla la tête coincée dans la porte.

— Où est le chauffe-eau, cloporte ? répéta le lieutenant pour alimenter la conversation.

— Je suis venu dé...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu es venu dé... ? s'enquit Petrescu en relâchant la pression. Dénoncer ?

— Dé... Déclarer le vol. Je suis la victime, s'empressa de chuchoter la tête.

— Ah, dans ce cas, entrez, asseyez-vous.

Le lieutenant ôta le pied qui calait la porte. Avec un reniflement plaintif, le propriétaire du chauffe-eau volé s'effondra dans le bureau. Pour mettre un terme à un silence inconfortable, Petrescu bondit vers le voleur du téléviseur de la ballerine, qui semblait vouloir se relever, et lui flanqua une taloche.